

Motardises

Isabelle Plante

Numéro 60, hiver 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/5839ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Plante, I. (2002). Motardises. *Brèves littéraires*, (60), 65–68.

ISABELLE PLANTE

Motardises

Où sont passés les grondements euphoriques ? Pourquoi ce silence, ce corps gourde ? Je vois et j'entends mais ne peux me mouvoir. Peut-être suis-je paralysé ? Pas de panique. Je visionne un film au ralenti : mes mains gantées de cuir quittent le guidon de ma motocyclette haute performance et mon corps bascule vers l'avant en une acrobatie aérienne, un vol plané, libre de toute attache. Quelques secondes interminables où ma misérable vie-carte-postale défile dans l'azur. Un sentiment d'évasion, plus puissant que tout ce que j'ai déjà vécu sur mon bolide à deux roues, m'envahit. Puis, ce vide qui persiste. Les ambulanciers devraient arriver sous peu, non ?

Je ferme les yeux. Survivre. N'est-ce pas là tout ce que j'ai fait de ma vie ? Respirer en surface pour ménager mes alvéoles, effleurer les êtres, ne jamais traverser le miroir. Enivré par le tonnerre qui éclate dans mes oreilles bourdonnantes de motard amoureux de l'asphalte, je défonce le mur du son pour ne pas couler. Je goûte une délicieuse fuite vers l'avant qui déjoue la mort à chaque instant, un sentiment de contrôle absolu de mes sens en alerte. Je me précipite et les kilomètres m'avalent. Rien ne se compare à une échappée sur mon tombeau ouvert. C'est alors que j'existe enfin et qu'un baume apaise ma plaie invisible, porte d'entrée d'un mal-être diffus.

J'ouvre les yeux. Un papillon ébène aux ailes brisées ne sait où se poser. Hésitant, il oscille au gré des caprices du vent. Le papillon s'approche par à-coups. Il s'obstine à voler là où ses ailes ne peuvent l'emporter. Des rêves plus grands que nature le rejettent sur le pavé surchauffé de ses espoirs déçus. Je ne me lasse pas de contempler sa danse fugace. Tiens, le voilà qui s'immobilise. Une odeur de vers de terre me chatouille les narines. Je ne veux pas mourir. Mais où sont ces idiots d'ambulanciers ?

On m'a déjà surnommé l'hommenfant. Peut-être le suis-je, après tout. Qui blâmer ? Personne ne m'a appris à tenir ma place. Je m'agite, me trémousse sans relâche, et dévore férocement le bout de mes doigts. Mon corps et ses sursauts embarrassants en rebutent plusieurs. J'ai depuis longtemps l'habitude des regards perplexes, soupirs exaspérés et poignées de mains hésitantes. Il y a bien quelques exceptions féminines qui se sont aventurées plus loin, pour mon plus grand malheur. Que faire de ce corps fébrile, des gestes qui s'en échappent, des mots qui en tombent par mégarde, des silences qu'il m'impose ? En-serrer les courbes métalliques de ma moto occupe mes jambes hyperactives. Agripper fermement les poignées qui vibrent sous mes gants apaise mes mains dépouillées. Sentir ma tête alourdie et mes joues comprimées par le casque à visière soulage mon angoisse. Adieu les reproches, les soucis, l'implacable réalité de ma vie rapiécée, de mon cœur inerte. Ne penser à rien d'autre qu'à la route qui vient à ma rencontre comme une vieille amie retrouvée. Je ne veux pas rentrer à la maison. Ni maintenant, ni jamais. Je me fous des ambulanciers.

Un froissement dans mon oreille.

« Qui est là ? »

Est-ce bien ma voix, ce gargouillis suraigu ? Je concentre toutes mes forces sur le bruissement qui se précise. Je reconnais une voix féminine depuis longtemps disparue. Et je crois devenir fou.

« Maman, c'est toi ? »

— *Qui veut un hommenfant ? J'en ai un à vendre. Un rabais ? Pourquoi pas ! C'est une vente finale, vous savez. Lisez bien toutes les clauses d'exonération ; vous pourriez avoir des surprises !*

— Maman, tu ne peux pas te débarrasser encore de moi ! C'est une de tes mauvaises plaisanteries, n'est-ce pas ? Allez, parle-moi !

— *C'est bien vrai ? Vous aller me le prendre ? Excellent ! Signez ici. Voilà. Il est à vous. Moi ? Eh bien, je vais aller prendre une grande bouffée d'air frais. Il fait si bon marcher librement par grands vents lorsqu'on a perdu beaucoup de poids et qu'on voyage léger, vous ne trouvez pas ?*

— Maman, c'est toi qui me tues, pas la moto que tu détestes ! Reviens, vieille folle, on a des comptes à régler ! »

Je hurle ma fureur. Peine perdue. Mon cœur d'enfant de pensionnats et d'écoles internationales se dégonfle une autre fois. Rien n'a changé : elle fait son numéro et quitte la scène sans un regard en arrière.

J'intitulerai le film de ma vie « Dialogues avec l'asphalte ». Oui, le pavé me réchauffe les boyaux. Cette chaleur m'engourdit de plus en plus. Le sang bat trop fort contre mon casque-étau. Seule cette image de moi filant à toute allure sur la route de campagne avant mon atterrissage forcé m'emmène dans une bulle merveilleuse de légèreté. Ayez pitié ; laissez-moi flotter encore un peu !

C'est à mon tour de m'éclipser. Quitter la matrice et retrouver l'âme de la chaussée. Fuir les femmes qui se dérobent et les salopes qui m'ont bouffé. Battre de vitesse les mantes religieuses qui m'ont sucé le cœur comme on aspire à la paille un lait frappé. Partir le premier, avant celles qui ont pris l'homme et laissé l'enfant au bord de la route. Leur faire regretter à toutes leur amour mesuré, pesé et livré au compte-gouttes.

Tant mieux si les ambulanciers arrivent trop tard. Tout le monde le sait : la moto, c'est dangereux. Et un accident est si vite arrivé.